

Guylaine Massoutre, Nicole V. Champeau, Jean-François Chassay

Michel Gaulin

Numéro 136, hiver 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62309ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gaulin, M. (2009). Compte rendu de [Guylaine Massoutre, Nicole V. Champeau, Jean-François Chassay]. *Lettres québécoises*, (136), 44–45.



Guylaine Massoutre, *Renaissances. Vivre avec Joyce, Aquin, Yourcenar*.
Fiction, Montréal, Fides, 2007, 444 p., 34,95 \$.

Errances à travers la culture

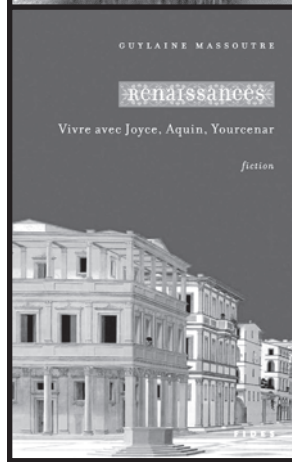
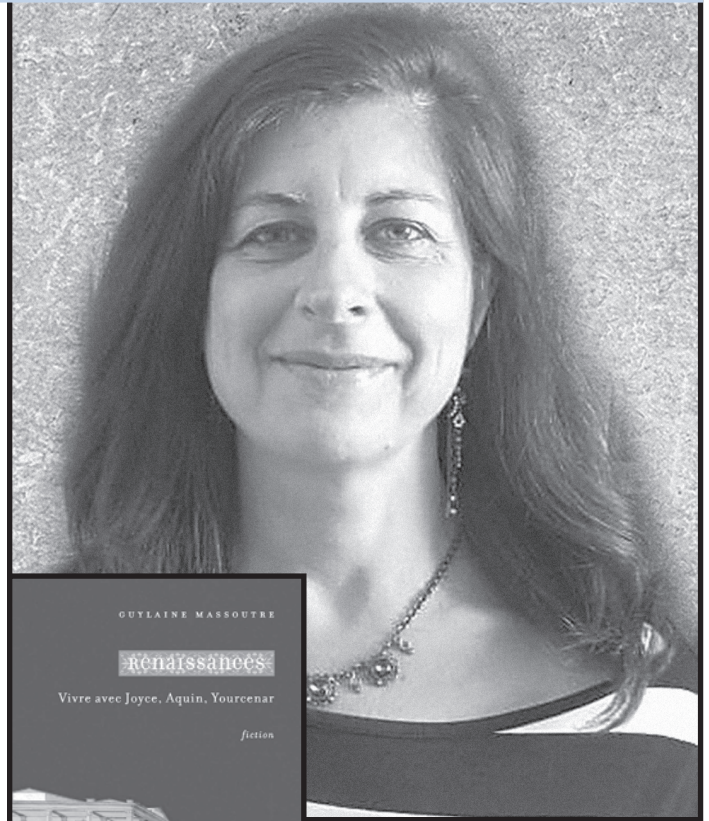
« Heureux qui comme Ulysse... », chantait déjà Du Bellay au XVI^e siècle. L'on pourrait sans doute, peu ou prou, appliquer le même adage aux trois protagonistes de ce livre qui rassemble, dans une même tentative d'élucidation des enjeux de la culture, trois figures emblématiques d'une quête obstinée d'identité.

Irlandais d'origine, James Joyce devait longuement parcourir l'Europe de part en part (Trieste, Rome, Zurich, Paris) avec, toujours en tête, l'idée de son *Ulysse*, avant de regagner et de redécouvrir, ne serait-ce qu'en esprit, son Irlande natale et de la mettre, pour ainsi dire, « sur la carte du monde », face à une Angleterre qui tentait, depuis des siècles, d'en obnubiler l'existence. Quant à Hubert Aquin, Montréalais d'origine, héraut de la souveraineté du Québec, idéal qui lui donnait sans doute, au départ, des affinités avec Joyce, il n'en était pas moins un « fou d'Europe », continent que, tant personnellement qu'à travers ses personnages, il devait parcourir en tous sens, à la vitesse de bolides débridés. Reste Marguerite Yourcenar, née en Belgique, première femme à entrer à l'Académie française, qui allait terminer sa vie retirée dans une île des États-Unis, mais qui restait profondément attachée à son Europe natale, dont elle avait su tirer tout le suc et s'en faire une sagesse.

UNE FACTURE INÉDITE

Telles sont les trois figures de proue que Guylaine Massoutre met en scène dans cette « fiction » d'une belle tenue d'ensemble, et qui respire la culture de part en part. Chacun des protagonistes y est présenté de façon différente, mais pour être réuni aux autres dans un entretien (auquel se seront joints quatre autres personnages — Nora Barnacle, l'épouse de Joyce, Zénon, le personnage de *L'œuvre au noir* de Marguerite Yourcenar et son cousin Henri-Maximilien, enfin le peintre Piero de la Francesca, à qui sont consacrées de très belles pages vers la fin de l'ouvrage), pour tirer quelques conclusions sur les prégnantes questions d'ordre culturel évoquées en cours de route.

Joyce est présenté à la troisième personne. La voix narrative évoque ses pérégrinations européennes à partir de son séjour à Trieste, où il s'était installé provisoirement, en octobre 1904, à l'âge de 22 ans, avec Nora, rencontrée en juin de la même année et qu'il n'épousera que vingt-sept ans plus tard (et leurs deux enfants), question de prendre un peu de distance par rapport à son pays natal. C'est dans ce milieu cosmopolite qu'il pourra commencer enfin à se donner le champ intellectuel et émotif nécessaire pour mener à bien le grand projet qui le taraude et à jeter sur papier, déjà, les premières pages de l'œuvre à venir. La narratrice, encore pour l'instant anonyme, en profite pour nous raconter, au passage, la naissance et la jeunesse de son personnage, ses études, mais également pour dresser le bien sombre tableau de la situation politique et sociale de l'Irlande du temps : pauvreté, sentiment d'abandon, émigration massive vers l'Amérique. Mais



GUYLAINE MASSOUTRE

vient enfin, pour Joyce, le moment de la révélation : celle qui consistera à fixer en une seule journée, celle du 16 juin 1904 (date de la rencontre de Nora), l'action de son roman et de faire de Léopold Bloom le principal personnage de cette Odyssée de vingt-quatre heures autour de Dublin, et qui donnera son nom au célèbre « Bloomsday », marqué chaque année à travers le monde par les joyciens fervents.

Mais voici que survient inopinément un autre personnage, Christine, une Montréalaise, qui chasse Joyce du décor (« Ouste Joyce, place à Christine », p. 102) et qui nous annonce, quelques pages plus loin (114) qu'elle est « le fil d'Ariane dans le labyrinthe ». C'est le point de jonction entre la première partie du livre et la seconde, consacrée à Hubert Aquin. Le lecteur apprend que cette Christine, grande admiratrice de Joyce, a été, en même temps, l'une des dernières maîtresses d'Aquin avant son suicide, et le lien s'établit rapidement avec Christine Forestier, ce personnage étrange de *L'antiphonaire*, qu'elle est à la fois et qu'elle n'est pas. À partir de ce moment, son empire s'étendra de plus en plus solidement sur la narration, qui passera de la troisième à la première personne principalement, et qui prendra de plus en plus de place dans l'ouvrage, au point où le lecteur pourra avoir l'impression que la partie consacrée à Yourcenar est quelque peu escamotée, et que cette dernière en est réduite un peu à l'état de faire-valoir. Heureusement, ce sentiment est racheté en partie par la dernière section de l'ouvrage qui tente, par l'entremise de l'entretien de synthèse que j'ai évoqué ci-dessus, de dégager les grandes lignes de la sagesse qu'a livrée la période exceptionnelle que fut la Renaissance, et de celle de tous ces penseurs et savants qui, tel le Zénon de Yourcenar, se sont livrés, à cette époque comme par la suite, à l'étude de l'homme et du monde.

On notera enfin, au crédit de ce livre, la virtuosité de l'écriture, qui donne constamment l'impression de couler librement tel le flot de la conscience, de même que la connaissance approfondie, chez l'auteur, du monde de l'art, sous toutes ses formes, qui donne à l'ouvrage un remarquable relief.

★★★★ 1/2

Nicole V. Champeau, *Pointe Maligne l'infiniment oubliée. Présence française dans le Haut Saint-Laurent ontarien*, tome I, Ottawa, Vermillon, coll. « Visages », 2009, 376 p., 30 \$.

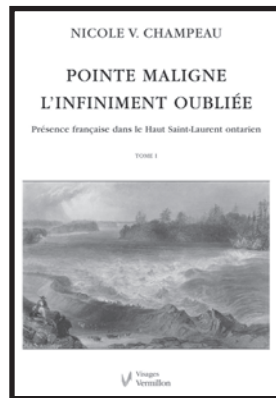
Travail de deuil

Un livre qui, par l'entremise des noms de lieux, aspire à remettre en valeur le passé français du Haut Saint-Laurent ontarien, depuis trop longtemps injustement relégué aux oubliettes de l'histoire.

Voici un livre qui vient à son heure, en cette année qui marque le cinquantième anniversaire de la Voie maritime du Saint-Laurent. Peu de gens se rappellent aujourd'hui l'ampleur de travaux d'Hercule qui durent, au cours des années cinquante, être réalisés sur la partie ontarienne du grand fleuve pour ouvrir la voie jusqu'à l'embouchure des Grands Lacs et permettre ainsi aux océaniques de pénétrer jusqu'au cœur du Canada. Mais les



NICOLE V. CHAMPEAU



familles qui furent directement affectées par ce « grand dérangement », qui furent chassées de leurs terres pour faire place aux eaux envahissantes, puis

« relocalisées », se souviennent. Nicole V. Champeau appartient justement à l'une de ces familles et travaille depuis plusieurs années déjà non seulement à réhabiliter la mémoire de ces oubliés de l'histoire, mais bien au delà, à faire revivre le passé français de cette section du Saint-Laurent trop souvent oubliée au profit de sa section québécoise.

LA POÉSIE DES NOMS

La « Pointe Maligne » du titre de l'ouvrage est le nom que portait jadis l'emplacement de la ville connue aujourd'hui sous le nom de Cornwall. Se fondant, en partie, sur l'exemple du beau livre du regretté Pierre Perrault, *Toutes îles*, paru en 1963, Nicole V. Champeau, elle, aspire à faire revivre dans toute leur splendeur tous ces beaux noms à consonance française dont était orné le littoral, au moment où vivait encore le beau rêve d'une « Amérique française ». Elle les aligne les uns au côté des autres sous les yeux du lecteur, mais elle fait plus également : elle en explique l'origine, les localise au moyen de vieilles cartes et de plans dessinés par les découvreurs (certaines pièces sont reproduites) ou par les récits de voyageurs, évoque, au moyen de reproductions d'œuvres d'art de l'époque (W.H. Bartlett, par exemple) les grands moments de leur existence, pour certains d'entre eux, ou des malheurs qui y ont laissé leur marque.

LA « MÉMOIRE BLESSÉE »

Nicole V. Champeau cite en exergue de la dernière partie de son livre l'expression de l'écrivain Roger Levac, « la mémoire blessée », qui nous fait comprendre qu'il y a au fond de cet ouvrage une part importante d'investissement extrêmement personnel, non seulement au plan des recherches intensives sur ce sujet auxquelles se consacre depuis plusieurs années l'auteur, mais au souvenir des déboires qui ont résulté de l'implantation de la Voie maritime pour des proches, et d'un certain dédain pressenti chez les Québécois à l'endroit de la partie ontarienne du fleuve qui est, après tout, le même que celui qui coule devant leurs demeures, un peu plus loin en aval. Ces pages au ton quelque peu amer auraient peut-être eu intérêt à être retirées avant publication, car elles ont pour effet de gêner légèrement le plaisir que le lecteur avait éprouvé aux premières étapes de sa lecture.

On nous annonce, par ailleurs, la publication d'un second tome, de pièces documentaires celui-là, destiné à faire pendant au premier, mais qui ne semble pas encore avoir paru.

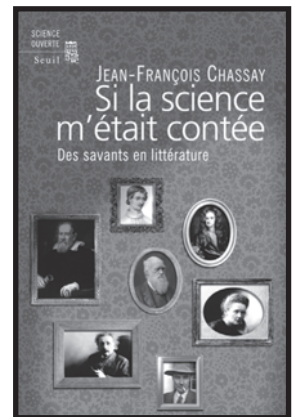
★★★★

Jean-François Chassay, *Si la science m'était contée. Des savants en littérature*, Paris, le Seuil, coll. « Science ouverte », 2009, 306 p., 39,95 \$.

De science en littérature

Une étude intéressante consacrée à l'utilisation qui a été faite en littérature (comprise au sens large) de certaines grandes figures de savants, controversées pour la plupart.

Jean-François Chassay est un littéraire et un romancier à l'esprit original qui n'hésite pas à s'aventurer dans des domaines où bien d'autres membres de l'espèce hésiteraient à poser le pied. *Si la science m'était contée* vient conforter cette réputation. Chassay s'intéresse ici aux œuvres littéraires (romanesques en grande partie, mais également théâtrales ou même cinématographiques) inspirées par la vie ou l'œuvre de savants qui ont laissé leur marque sur la civilisation occidentale depuis le XVI^e siècle jusqu'à nos jours, en l'occurrence : Giordano Bruno, Galilée, Newton, Darwin, Marie Curie, Einstein et Oppenheimer. À un titre ou à un autre, il s'agit de savants qui durent faire face, au cours de leur carrière, à l'hostilité de leur temps et qui, pour certains, y laissèrent leur vie (Bruno) ou eurent à subir l'expérience du cachot pour des opinions ou des trouvailles qui allaient par la suite leur donner raison.



À la lumière des connaissances et des valeurs d'aujourd'hui, Chassay s'efforce de rendre justice à chacune de ces figures, puis passe en revue, avec un plaisir évident, les œuvres littéraires dont ils ont été l'occasion, œuvres qui ne font pas toujours l'unanimité sur le fond des choses. Mais force m'est bien de constater que, pour tirer un plaisir maximal de cet ouvrage, il m'aurait également fallu aller lire les nombreuses œuvres littéraires à l'examen desquelles Chassay s'est livré dans son parcours. ■